

Les principaux opéras-comiques promis sont : *Si j'étais Roi*, d'Adam ; *Carmen* et le *Voyage en Chine* (avec un bon ténor) ; *Mignon*, d'Ambroise Thomas ; *Les dragons de Villars*, de Maillard ; *La dame Blanche*, de Boïeldieu ; *La fille du Régiment*, de Donizetti ; et selon toute probabilité, *Faust*, de Gounod, qui est, nous assure-t-on, à la portée des principaux artistes.

Voici maintenant, sauf les defections et les substitutions de la dernière heure, le tableau de la troupe engagée à Paris par M. Ed. Hardy :

Première chanteuse d'opéra-comique et d'opérette — Madame Bouit ;

Première chanteuse d'opérette et du gazon d'opéra-comique — Madame Degoyon ;

Deuxième chanteuse d'opérette — Mlle H. Miller ;

Duëgne en tous genres — Madame Géraizer ;

Première soubrette en tous genres — Mlle Berthael ;

Deuxième soubrette — Mlle Botzen ;

Ténor d'opéra-comique et d'opérette — M. Bouit ;

Baryton en tous genres — M. Vissières ;

Basse chantante et régisseur général — M. Géraizer ;

Premier comique — M. Giraud ;

Jeune premier comique, trial en tous genres et régisseur de comédie — M. Fétis ;

Premier comique grime en tous genres — M. Ducos ;

Deuxième comique grime — M. de Fassiaux.

Madame Giraud tiendra les premiers rôles de comédie avec un jeune premier dont nous n'avons pas encore le nom.

A l'orchestre, on retrouvera M. G. Doré, MM. Goulet, Lejeune et tous les autres artistes de l'an dernier.

Si tous les emplois sont bien tenus, il y a là tous les éléments d'une bonne troupe.

C'est avec impatience que les amis et les habitués du théâtre attendent les débuts.

Les Montréalais sont indulgents, ils l'ont prouvé plus d'une fois l'année dernière, mais les artistes auraient tort de les considérer comme inaptes à juger sainement des œuvres élevées, même lorsqu'ils les entendent pour la première fois. Il est bien de fixer les artistes sur ce point, car le succès dépendra de leurs efforts, et ils ne feront d'efforts qu'autant qu'ils seront convaincus qu'ils ont affaire à un public aussi raffiné et au moins aussi délicat que celui devant lequel ils ont coutume de se présenter.

Ceci bien compris, et la presse restant dans la mesure d'une aimable impartialité, s'éloignant de toute coterie, rejetant les inspirations intéressées, ne s'occupant jamais des rivalités de coulisses et risquant plutôt une appréciation erronée qu'une appréciation soufflée, toutes les chances sont favorables à la réussite complète de cette seconde saison, qui consacrera définitivement l'établissement d'un théâtre français à Montréal.

Nous suivrons avec le plus grand intérêt toutes les représentations qui nous seront offertes ; nous ne ménagerons pas plus la louange que le blâme, tout en nous montrant indulgents chaque fois que la défaillance d'un artiste ne résultera pas d'une négligence, mais nous exigerons de ces dames et de ces messieurs qu'ils apportent dans l'exécution de leurs rôles le souci et le soin qui constituent le respect du public.

CARLOS.

REPRODUCTION

L'HOSPITALITÉ

RÉCIT DE MON AMI

Pendant bien des années, à partir de 1820, et à diverses reprises, jusqu'en 1848 la dernière fois même jusqu'en juillet 1854, plusieurs journaux de Paris publièrent l'avis suivant : " Les personnes qui sauraient " ce qu'est devenu le Docteur *Jean-Théodore Schop-* " *MAN*, sont priées d'en donner avis chez M. Courtoy, " rue Saint-Honoré 122, à Paris. Le Docteur a quitté " son domicile le 4 janvier 1817, à la suite d'une dénon- " ciation politique, et depuis, sa famille n'a reçu de lui " aucune nouvelle. On croit qu'il a pris la route de " Bourgogne."

Cette note, cent fois insérée dans les feuilles publiques, a inutilement passé sous les yeux de milliers et de milliers de lecteurs : nul renseignement n'est arrivé chez M. Courtoy. Le Docteur a disparu plus complètement qu'un naufragé enlevé par un coup de mer et englouti dans la tempête ! Hé bien ! par suite de prodigieux hasards, dont l'honneur me fait un devoir de taire l'enchaînement, je sais ce qu'est devenu Schopman, et moi seul au monde connais aujourd'hui sa destinée. Il est certain que les derniers membres de sa malheureuse famille ont disparu depuis longtemps, et que la divulgation de l'effroyable secret que je vais révéler ne rencontrera plus que des indifférents ; c'est ce qui me fait parler.

Schopman était, en 1816, un jeune homme de vingt-cinq ans. Il avait fait ses études à l'Ecole de Médecine de Paris, d'où il était sorti Docteur au commencement de 1815. Bonapartiste ardent, il avait pris du service comme sous-aide-major, et avait fait à ce titre la campagne de Waterloo. Après le désastre, il avait suivi l'armée, et il était rentré dans la vie civile quand on l'avait licenciée.

Tout de suite, il s'était jeté avec ardeur dans la politique militante. Il s'était fait affilier à une de ces nombreuses sociétés secrètes qui virent le jour au début de la Restauration, et qui conspiraient le retour de l'Empereur. Grâce à son éloquence, à son courage, à son audace même, Schopman n'avait pas tardé à prendre dans cette société nommée "*les Trois Couleurs*" une influence prépondérante. Il en était l'âme, et même le bras, car plusieurs duels retentissants qu'il eut, et dont l'issue avait été fatale à deux de ses adversaires, n'étaient que l'exécution des sentences prononcées dans l'ombre par les conspirateurs.

Aussi, quand en novembre 1816, les *Trois Couleurs* furent découvertes par la police royale, et ses membres activement recherchés, Schopman fut plus âprement poursuivi. Mais, mis à temps sur ses gardes, il put échapper à la soudaine descente de police qui fut faite à son domicile ; il se cacha successivement chez plusieurs de ses coréligionnaires politiques non compromis, et ce fut par contumace seulement qu'il fut condamné à mort le 21 décembre, par le Conseil de Guerre qui jugea les *Trois Couleurs*. Bien entendu, cette condamnation platonique ne suffisait pas, et les recherches, loin de cesser, devenaient au contraire plus actives, plus serrées contre Schopman ; une prime tentante